

*Anne Reboul & Jacques Moeschler**

Faut-il continuer à faire de l'analyse de discours ?

There is no such thing as philosophy-free science ; there is only science whose philosophy is taken on board without examination.

D. Dennett, 1995, 21.

"There are many difficulties inherent in a teleological view of creation," said Parker placidly.

D. Sayers, 1970, 58.

Abstract

This paper is concerned with the legitimacy of discourse analysis. We intend to show here that discourse analysis rest on a highly debatable hypothesis and that the notion of *coherence*, which is closely associated with discourse analysis, is, at best, a pre-scientific notion. We will try to show that a reductionist approach to discourse would be both more scientifically sound and more efficient. We will, finally, outline an alternative view of discourse and coherence.

Keywords: Discourse analysis, coherence, reductionism, contextualism, scientifically relevant natural categories, utterances, relevance, local intentionality, global intentionality, communicative intention, informative intention.

Résumé: Cet article porte sur la légitimité de l'analyse de discours. Nous avons l'intention de montrer ici que l'analyse de discours repose sur une hypothèse éminemment contestable et que la notion de cohérence, qui lui est étroitement associée, est, au mieux, une notion pré-scientifique. Nous essaierons de montrer qu'une approche réductionniste du discours serait tout à la fois préférable d'un point de vue scientifique et plus efficace. En conclusion, nous esquisserons une conception alternative du discours et de la cohérence.

Mots-clé : Analyse de discours, cohérence, réductionnisme, contextualisme, catégories naturelles scientifiquement pertinentes, énoncé, pertinence, intentionnalité locale, intentionnalité globale, intention communicative, intention informative.

* *Anne Reboul*
CRIN-CNRS & INRIA-Lorraine

Jacques Moeschler
Université de Genève

1. Introduction

L'analyse du discours est un domaine qui a connu un grand essor durant les deux dernières décennies. Il nous semble cependant qu'un certain nombre de précautions épistémologiques nécessaires n'ont pas toujours été prises et nous voudrions montrer ici que, si le discours, dans un sens qui reste à définir¹, est un objet d'étude légitime dans la mesure où il faut en rendre compte², il doit être abordé dans une perspective réductionniste, qui n'est pas celle qui est généralement adoptée. Pour ce faire, nous nous appuierons sur la notion de *catégorie naturelle scientifiquement pertinente*³, qui, très grossièrement, peut se décrire de la façon suivante : un phénomène quelconque correspond à une catégorie naturelle scientifiquement pertinente si (a) il s'agit d'un phénomène naturel, (b) on ne peut en rendre compte en le réduisant aux éléments qui le composent et aux relations entre ces éléments. Nous montrerons que le discours, s'il satisfait la première condition, ne satisfait pas la seconde.

Par ailleurs, l'analyse du discours s'appuie volontiers sur la notion de *cohérence* qui nous apparaît, en tout état de cause, comme une notion largement pré-théorique, difficile à définir autrement que de façon circulaire et qui pose plus de problèmes qu'elle n'en résout.

Nous commencerons par donner une définition du *discours* et des notions afférentes, avant d'indiquer précisément ce que nous entendons par *réduction* et de donner une définition plus détaillée de la notion de *catégorie naturelle scientifiquement pertinente*. Sur la base de ces définitions, nous montrerons que le discours n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente. Nous nous attaquerons ensuite à la notion de *cohérence*, sur laquelle on pourrait vouloir s'appuyer pour sauver la notion de *discours* : il nous semble en effet que ces deux notions sont interdéfinissables sans qu'aucune puisse servir de primitif. En d'autres termes, une définition non circulaire de la notion de cohérence paraît impossible. Nous ne pensons pas, pour autant, que la notion de cohérence doive être abandonnée à condition toutefois qu'on la considère comme une notion intuitive et pré-théorique. Dès lors, loin qu'elle puisse servir de base de définition pour le discours ou qu'elle

¹ Cf. § 2.

² C'est nécessaire dans le domaine des industries de la langue.

³ Cf. § 3. et, pour un développement, Reboul & Moeschler 1995.

puisse en expliquer le fonctionnement, elle est elle-même à la recherche d'une explication.

C'est à une esquisse de ce que pourrait être une analyse et de la cohérence et du discours, dans une perspective largement réductionniste⁴, que nous consacrerons la fin de notre article, en nous appuyant sur les notions d'*intentionnalité locale* et d'*intentionnalité globale*, dans le cadre théorique de la théorie de la pertinence, telle qu'elle a été développée par Sperber et Wilson (1986/1989).

2. Le discours

Pour autant que nous puissions voir, il y a, à l'heure actuelle, deux façons largement différentes d'aborder le discours. Dans la première, on considère le discours⁵ comme une suite de phrases ou d'énoncés⁵ et le problème est simplement de rendre compte de l'interprétation de cette suite de phrases ou d'énoncés. Dans la seconde, on considère que le discours, loin de se réduire à une suite de phrases ou d'énoncés, produit une structure qui explique l'enchaînement des phrases ou des énoncés, **indépendamment** de leur contenu. Dans cette optique, le discours a une organisation qui lui est propre et qu'il impose aux éléments qui le composent sans qu'on puisse le réduire à ces éléments. En d'autres termes, la production successive des énoncés est téléologiquement orientée vers la production de cette structure⁶. Ainsi, dans le premier cas, on part des énoncés ou des phrases pour en arriver au discours et l'interprétation du discours est construite sur la base de celle des phrases ou des énoncés ; dans le deuxième cas, on part du discours et c'est le discours qui est supposé expliquer la production des énoncés ou des phrases. Dans la suite de cet article, nous désignerons la première approche par l'expression *analyse DU discours* et la seconde par l'expression *analyse DE discours*⁷

⁴ Mais aussi contextualiste, cf. § 8.

⁵ Nous montrons plus bas que ces deux notions ne sont pas équivalentes. Cf. aussi Ducrot 1972, 1983, Moeschler & Reboul 1994.

⁶ Nous empruntons à Searle sa définition de la téléologie (Searle 1995, 307) : "La *représentation* du but (...) fonctionne comme *cause* du comportement".

⁷ La première approche, en des termes plus cognitifs, correspond *grosso modo* à ce qu'il est convenu d'appeler approches bottom-up, la seconde aux approches top-down.

Nous ne pensons pas que l'on puisse donner une définition du discours dans l'optique de l'analyse DE discours⁸ et nous ne nous y essaierons pas. Par contre, il est possible de donner une définition du discours dans la perspective de l'analyse DU discours :

(1) *Définition du discours*

Un discours est une suite non arbitraire d'énoncés⁹.

Cette définition en appelle une autre :

(2) *Définition de l'énoncé*

Un énoncé est le résultat de la production particulière d'une phrase.

Enfin, la phrase se définit de la façon suivante :

(3) *Définition de la phrase*

Toute séquence grammaticale complète est une phrase¹⁰.

A partir de ces différentes définitions, nous allons maintenant essayer de montrer que le discours n'est rien d'autre qu'une suite non arbitraire d'énoncés, i.e. qu'il se réduit aux éléments qui le composent, les énoncés, et aux relations entre ces éléments.

3. Réductionnisme et catégorie naturelle scientifiquement pertinente

Nous avons grossièrement défini plus haut¹¹ une *catégorie naturelle scientifiquement pertinente* comme un ensemble de phénomènes qui résistent à la réduction. Nous voudrions maintenant dire quelques mots de la réduction et du réductionnisme en général.

Le réductionnisme, comme on le sait, a été la fondation méthodologique du travail scientifique depuis Newton au moins. Très simplement, il consiste à expliquer un phénomène donné en partant de l'analyse de ses éléments. On peut cependant en donner une définition plus précise

⁸ Cela ne devrait pas surprendre : cette deuxième position est précisément celle que nous avons l'intention de combattre ici.

⁹ On notera que, selon cette définition, une conversation ou un dialogue sont aussi des discours. Nous prenons donc ici *discours* dans un sens large.

¹⁰ Sur la notion de complétude syntaxique dans le discours oral authentique, cf. Reboul & Moeschler 1995 et en préparation.

¹¹ Cf. § 1.

et c'est ce que nous allons faire ici à partir de la distinction entre émergence¹ et émergence²¹² :

- (4) *Définition de l'émergence 1* :
- Un fait F est émergent 1 ssi
- (i) F est composé d'éléments a, b, c ...
 - (ii) F a des propriétés qui ne sont pas, ou pas nécessairement celles de a, b, c...
 - (iii) Certaines des propriétés de F peuvent être déduites ou calculées à partir des caractéristiques de a, b, c... sur la base de leur arrangement ou de leur composition avec le reste de l'environnement.
 - (iv) D'autres propriétés de F sont expliquées par les interactions causales qui se produisent entre a, b, c... : ce sont des "caractéristiques causalement émergentes".
- (5) *Définition de l'émergence 2* :
- Un fait F' est émergent 2 ssi :
- (i) F' est émergent 1.
 - (ii) F' a des pouvoirs causaux qui ne peuvent s'expliquer par les interactions causales de a, b, c...

Nous pouvons maintenant préciser la notion de *catégorie naturelle scientifiquement pertinente* :

- (6) *Définition d'une catégorie naturelle scientifiquement pertinente*
- Une catégorie donnée est une catégorie naturelle scientifiquement pertinente ssi elle regroupe :
- a) des phénomènes naturels
 - b) qui sont émergents².

Toute catégorie qui ne satisfait pas cette définition n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente. A partir de là, pour montrer qu'un ensemble quelconque de phénomènes ne correspond pas à une catégorie naturelle scientifiquement pertinente, il suffit de montrer que ces phénomènes ne satisfont pas l'une ou l'autre des deux conditions ci-dessus ou ni l'une ni l'autre. Le réductionnisme, dans cette optique, s'applique aux phénomènes qui ne relèvent pas d'une catégorie naturelle scientifiquement pertinente et consiste à les réduire à leurs éléments et aux relations entre ces éléments.

¹² Sur la distinction entre émergence¹ et émergence², cf. Searle 1995, 160 et, pour une utilisation de cette notion, cf. Reboul & Moeschler 1995.

Enfin, avant d'examiner le discours à la lumière de cette définition de ce qu'est une catégorie naturelle scientifiquement pertinente, nous voudrions insister sur l'importance de l'enjeu pour l'analyse DE discours. Si un ensemble de phénomènes n'est pas une catégorie scientifiquement pertinente, cet ensemble de phénomènes ne justifie pas en tant que tel une analyse scientifique. En effet, dans ce cas, la relation causale que l'analyse scientifique tente de dégager va des parties vers le tout et une analyse qui cherche à dégager une causalité inverse est vouée à l'échec. Dès lors, tout phénomène qui ne relève pas d'une catégorie naturelle scientifiquement pertinente justifie une analyse réductionniste, **à l'exclusion de toute autre**. Dans cette mesure, si le discours n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente, l'analyse DE discours doit se réduire à l'analyse des énoncés (c'est-à-dire à la **pragmatique**), à moins que les énoncés eux-mêmes ne constituent pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente, auquel cas elle se réduira à l'interprétation proprement **linguistique** (c'est-à-dire à la syntaxe et à la sémantique), voire, si les éléments qui composent les phrases (i.e. les morphèmes) ne constituent pas non plus une catégorie naturelle scientifiquement pertinente, à la **phonologie**.

Ainsi, on le voit, l'enjeu est capital pour l'analyse DE discours : si, en effet, le discours n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente, non seulement elle n'a pas d'objet, mais l'entreprise dans son ensemble est vouée à l'échec. Dans le paragraphe suivant, nous montrerons que le discours n'est pas un phénomène émergent²¹³. Nous montrerons cependant que le réductionnisme radical qui conduirait tout droit du discours au phonème et qui réduirait, *ipso facto*, non seulement l'analyse DE discours mais la pragmatique et la linguistique elles-mêmes à la phonologie n'est pas tenable. Le réductionnisme bute sur les deux phénomènes émergents² que sont l'énoncé et le morphème.

4. Le discours n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente : 1^o partie

Comme nous l'avons indiqué à la fin du paragraphe précédent, nous n'avons pas l'intention de contester que le discours¹⁴ soit un phéno-

¹³ On remarquera que nous ne nions nullement qu'il s'agisse d'un phénomène naturel..

¹⁴ Dans la définition donnée plus haut. Dans l'optique réductionniste qui est la nôtre, le discours au sens de l'analyse DE discours n'existe tout simplement pas.

mène naturel. Par contre, nous pensons qu'il ne s'agit en aucun cas d'un phénomène émergent². Pour le montrer, nous allons tenter de montrer que l'interprétation du discours dépend de l'interprétation des énoncés qui le composent, l'interprétation de chacun de ces énoncés dépendant elle-même de l'interprétation des énoncés précédents ainsi que d'autres données, notamment des informations encyclopédiques ou perceptuelles sur le monde¹⁵, dont aucune ne vient du discours conçu comme un principe téléologique gouvernant l'interprétation et la production des énoncés qui le composent. En ce qui concerne la production, loin, selon nous, d'être téléologiquement guidée par le discours, elle s'explique par l'intention informative du locuteur et par sa capacité à orienter l'interprétation de son interlocuteur. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus bas.

Quel est le but de l'analyse DE discours ? Selon nous, il est de montrer que

- (A) l'interprétation du discours ne se réduit pas à l'interprétation de la suite d'énoncés qui le composent ;
- (B) le discours a une structure¹⁶ qui
 - (1) lui est propre
 - (2) est indépendante
 - (a) des intentions du locuteur
 - (b) du contenu des énoncés.
- (C) Cette structure joue un rôle dans l'interprétation et dans la production du discours en ce que:
 - (1) aucune analyse d'un discours donné n'est complète si elle ne dégage pas cette structure ;
 - (2) tout discours est naturellement (téléologiquement) orienté vers la production de cette structure.

¹⁵ Comme nous le verrons plus bas, c'est l'intégration de ces données perceptuelles ou encyclopédiques dans l'interprétation des énoncés qui interdit de les réduire à des phrases.

¹⁶ En fait, il serait plus exact de dire que, dans cette optique, chaque type de discours (récit, description, discours politique, conversation, etc.) est supposé avoir une structure qui lui est propre. On voit ainsi se développer une typologie des discours selon laquelle chaque type de discours est orienté vers la production de sa structure propre qui, en même temps, l'identifie. Indépendamment même de la circularité implicite dans une conception de ce type, l'idée même selon laquelle le contenu du discours est sans incidence sur sa structure et sur son type apparaît à notre avis, très discutable.

Pour que ce but soit atteint, il faut effectivement que le discours ait une structure propre indépendante et des intentions du locuteur et du contenu des énoncés, ce qui en ferait un phénomène émergent².

Il nous semble qu'un point d'entrée pour la critique de l'hypothèse selon laquelle le discours serait un phénomène émergent², c'est précisément la justification (implicitement mais néanmoins clairement) téléologique de l'existence même d'une structure. De ce point de vue, il peut être plus efficace, avant d'en arriver au discours, d'examiner les deux phénomènes émergents² que sont authentiquement les morphèmes et les énoncés. C'est donc à cela qu'est consacré le prochain paragraphe. Nous en reviendrons ensuite au discours.

5. Morphèmes et énoncés : une authentique émergence²

En quoi les morphèmes et les énoncés sont-ils émergents² ? La première chose à noter, c'est que la distinction phonème/morphème suit la double articulation du langage¹⁷ : les phonèmes s'articulent entre eux pour donner les morphèmes ; les morphèmes s'articulent entre eux pour livrer des phrases. Cela ne suffit pas en soi à justifier que les morphèmes ne puissent se réduire aux phonèmes, mais ce qui fait d'un morphème un phénomène émergent², non réductible aux éléments qui le composent, c'est le phénomène de la signification¹⁸ : avec la signification, un nouvel élément, complètement irréductible aux phonèmes et aux règles qui président à leur combinaison¹⁹, entre en scène dans le morphème.

Avec le morphème, nous avons un exemple de phénomène émergent². Avec la phrase, on a un exemple de phénomène émergent¹. En effet, la syntaxe et la sémantique sont deux façons différentes et complémentaires de rendre compte de la construction de la phrase et de sa

¹⁷ Cf. Martinet 1960. Dans la terminologie de Martinet, les morphèmes sont appelés *monèmes*. Cette distinction n'est pas pertinente ici.

¹⁸ Nous incluerons ici la catégorie syntaxique dans la signification du morphème, selon un schéma du type : signification d'un morphème = sens lexical + sens grammatical, où le *sens grammatical* recouvre, entre autres, la catégorie syntaxique.

¹⁹ C'est la notion d'*arbitraire de la langue*.

signification en la réduisant aux éléments qui la composent²⁰, les morphèmes, et aux relations entre ces éléments.

Qu'en est-il de l'énoncé ? Sur quoi repose la distinction entre l'énoncé et la phrase ? Et, qui plus est, quelle est la relation entre l'énoncé et la phrase ? Cette question a, pour la pragmatique, un enjeu comparable à celui que le caractère émergent¹ ou émergent² du discours a pour l'analyse DE discours. Si l'énoncé se réduisait à la phrase, alors la pragmatique se dissoudrait dans la sémantique et la syntaxe. Son existence ne serait pas proprement légitime. Quels sont les facteurs qui font du morphème un phénomène émergent² ? Nous avons vu qu'un double facteur **extérieur** intervient au-delà des éléments qui composent les morphèmes : le sens lexical et la catégorie grammaticale. Selon la même stratégie, pour montrer que les énoncés sont des phénomènes émergents², il faut et il suffit de montrer qu'ils ne se réduisent pas aux phrases.

Un point d'entrée évident sur ce problème, c'est l'interprétation des énoncés. Si l'interprétation des énoncés ne se confond pas avec celles des phrases, si, en d'autres termes, il y a nécessité de deux étapes distinctes dans l'interprétation, les énoncés ne se réduisent pas aux phrases. Dans ce cas spécifique, le facteur extérieur réside dans le mécanisme interprétatif qui doit se rajouter aux mécanismes strictement linguistiques (syntaxe et sémantique) pour rendre compte de l'interprétation des énoncés.

Nous n'indiquerons ici qu'une différence triviale et bien documentée : les énoncés qui contiennent des indexicaux s'interprètent différemment même s'ils correspondent à la même phrase. Dans cette mesure, les mécanismes d'interprétation strictement linguistiques (syntaxe et sémantique) ne suffisent pas à l'interprétation de l'énoncé. Il faut y ajouter des connaissances perceptuelles sur le monde. Examinons l'exemple suivant :

(7) Je suis ici maintenant.

²⁰ La syntaxe et la sémantique sont des approches compositionnelles : c'est de la composition syntaxique et sémantique des morphèmes entre eux que l'on tire la structure syntaxique des phrases et leur analyse sémantique. Dans cette mesure, on le notera, la syntaxe et la sémantique sont des entreprises réductionnistes au sens indiqué plus haut. C'est particulièrement vrai dans le cadre du programme minimaliste de la grammaire générative (cf. Pollock à paraître), dans lequel la phrase est la projection maximale de l'Inflexion (marque d'accord associée au verbe).

Cette phrase a toujours la même signification quelle que soit l'occasion à laquelle elle est prononcée. Mais les différents énoncés auxquels elle donne lieu n'ont pas le même sens. Produit par Anne Reboul, le 6 octobre 1995, l'énoncé de (7) aura l'interprétation indiquée en (8):

(8) Anne Reboul est à Hannovre le 6 octobre 1995.

Le sens de cet énoncé particulier de (7) n'est bien entendu pas identique au sens de n'importe quel autre énoncé particulier de (7). Dans cette mesure, l'énoncé ne se réduit pas à la phrase et il s'agit bien d'un phénomène émergent², i.e. **d'une catégorie naturelle scientifiquement pertinente**.

6. Le discours n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente : 2^o partie

Quelle différence y a-t-il entre supposer que le discours impose téléologiquement une structure aux énoncés qui le composent et attribuer un mécanisme particulier à l'interprétation des énoncés ? Dans le cas du discours, la notion de *fonctionnement téléologique* est présente alors que, dans le cas de l'énoncé, elle ne l'est pas. Or la notion de fonctionnement téléologique est en elle-même éminemment suspecte. Selon nous, et c'est clair si l'on se reporte à la définition donnée par Searle²¹, la notion de fonctionnement téléologique se réduit du point de vue de l'adéquation explicative²² à la stratégie du personnage dans le dessin reproduit ici : "Et alors un miracle se produit...".

²¹ Cf. note 4 ci-dessus.

²² Sur la distinction entre *adéquation explicative* et *adéquation descriptive*, cf. Chomsky 1965.

(In: Dennet, D. (1993) : La conscience expliquée (p. 49). Paris: O. Jacob)

Ainsi, toute justification téléologique est ascientifique. Dans cette mesure, pour justifier la non-réductionnabilité du discours, il faudrait :

- (i) que la ou les structure(s) qu'on lui attribue jouent un **rôle non téléologique** et indépendant des intentions du locuteur et du contenu du discours dans la production de celui-ci ;
- (ii) qu'elle(s) joue(nt) un rôle dans son interprétation.

Ces deux conditions méritent quelques commentaires : il faut tout d'abord noter qu'elles correspondent aux deux aspects qu'a tout énoncé : il est produit et interprété²³. On a souvent supposé que la production et l'interprétation étaient des phénomènes en miroir, la première étape du processus interprétatif correspondant à la dernière étape du processus de production et ainsi de suite. Que cette hypothèse soit ou

²³ Ce qui n'implique pas que son interprétation soit couronnée de succès : mais c'est un autre problème dont nous ne parlerons pas ici. Pour des réflexions sur ce point, cf. Sperber et Wilson 1986/1989.

ne soit pas exacte en ce qui concerne les aspects strictement linguistiques (phonologie, syntaxe, sémantique) de l'interprétation des énoncés, elle n'est pas défendable en ce qui concerne leur interprétation pragmatique : il faudrait en effet que les propositions du contexte²⁴ soient les mêmes pour le locuteur et l'interlocuteur. Cette thèse, connue sous le nom de *connaissance commune* (*mutual knowledge*), a deux inconvénients : elle entraîne une régression à l'infini (cf. Sperber & Wilson 1986/1989) et elle fait la prédiction irréaliste que la communication est nécessairement réussie (i.e., il n'y a jamais de malentendu). Elle ne peut donc être maintenue. Dès lors, pour que l'interprétation et la production d'un énoncé se confondent, il faudrait et il suffirait que l'interprétation de l'énoncé se réduise à celle de la phrase correspondante. Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent (cf. § 5.), ce n'est pas le cas. Dans cette mesure, il est légitime de distinguer la production et l'interprétation des énoncés.

En ce qui concerne (i), maintenant, vu le statut douteux de la notion de téléologie, si la structure joue un rôle dans la production du discours, il serait souhaitable, à dire le moins, que ce rôle ne soit pas téléologique. Mais comme, d'autre part, la structure, pour avoir le statut bien particulier que lui attribue l'analyse DE discours, doit être indépendante des intentions du locuteur et du contenu, on ne voit pas quel rôle autre que téléologique elle pourrait jouer²⁵. Quant à (ii), elle va de soi : si la notion de structure du discours a une légitimité, elle ne peut la tenir (hors de la production) que de son rôle dans l'interprétation, c'est-à-dire que l'interlocuteur doit nécessairement la récupérer pour avoir compris le discours. Mais ce caractère trivial ne signifie pas qu'elle soit satisfaite : si, en effet, la structure est indépendante des intentions du locuteur et du contenu, on ne voit pas quel rôle elle peut jouer dans l'interprétation du discours.

Ainsi, nous ne pensons pas que ces conditions soient remplies et il nous semble que le poids de la preuve est dans l'autre camp. Si nous avons raison, le discours se réduit à ses éléments, les énoncés, et s'explique par les relations entre ces éléments. Il s'agit d'un phénomène

²⁴ Relativement auquel est interprété l'énoncé. Le contexte est composé de propositions que l'interlocuteur croit vraies, dont certaines correspondent à des connaissances encyclopédiques sur le monde.

²⁵ Tout ce que nous disons ici s'applique, *mutatis mutandis*, à la soit-disant *syntaxe de discours* ou à la *linguistique textuelle*, qui, en fin de compte, ne sont que des avatars de l'analyse DE discours.

émergent¹, i.e. **ce n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente.**

7. La cohérence au service du discours

Les défenseurs du discours comme fait émergent² pourraient, pour défendre leur point de vue, faire appel à la notion de *cohérence*, qui joue un rôle central, bien qu'obscur, dans l'analyse DE discours. Il nous semble, pour différentes raisons que nous allons maintenant exposer rapidement, que le remède serait pire que le mal.

L'argumentation des défenseurs de l'analyse DE discours pourrait en effet reposer sur l'hypothèse suivante :

(9) *Hypothèse sur le discours et la cohérence*

Ce qui caractérise le discours, c'est la cohérence.

Selon cette hypothèse, ce qui définirait le discours (au sens de l'analyse DE discours), ce serait la cohérence. C'est elle qui, d'une façon ou d'une autre, expliquerait et justifierait l'existence de structures propres. Comme la cohérence est supposée fonctionner entre les énoncés et non à l'intérieur des énoncés, caractériser le discours de cette façon interdirait *a priori* de le réduire aux énoncés et en ferait un phénomène émergent², i. e. une catégorie naturelle scientifiquement pertinente. Ce serait la cohérence le facteur extérieur, comparable au sens lexical des morphèmes et au sens des énoncés.

Nous pensons qu'il y a deux réponses principales à cette argumentation basée sur la cohérence, la première que nous rejetons, la seconde que nous adoptons et que nous allons défendre plus bas :

(10) *Première réponse*

Les relations entre énoncés n'interdisent pas la réduction et, dans cette mesure, le fait que la cohérence joue entre énoncés plutôt qu'à l'intérieur des énoncés n'est pas un obstacle à la réduction.

(11) *Deuxième réponse*

Pour que la cohérence puisse jouer le rôle que lui attribue cet argument, il faut qu'elle soit susceptible d'une définition indépendante et ce n'est pas le cas²⁶.

²⁶ C'est parce qu'on ne peut pas selon nous définir la cohérence de façon indépendante que nous n'adoptons pas la première réponse. Selon nous, la cohérence est un sous-produit de l'interprétation des énoncés, et non un facteur de cette interprétation.

Il nous paraît en effet très difficile de donner à la notion de *cohérence* un contenu, une définition, qui ne fasse pas intervenir la notion de *discours*²⁷. Très grossièrement, on considère en effet généralement la cohérence comme étant l'équivalent pour le discours de ce qu'est la grammaticalité pour la phrase. On définit dans le même temps le discours comme une suite cohérente d'énoncés. On remarquera cependant que la grammaticalité d'une phrase dépend de règles indépendantes, alors que ce n'est pas le cas de la cohérence qui ne semble pas dépendre de quelque règle indépendante que ce soit. Dans cette mesure, la cohérence se définit par rapport au discours et le discours par rapport à la cohérence, dans un beau mouvement circulaire. Ainsi, toute tentative pour établir le discours comme une catégorie naturelle scientifiquement pertinente apparaît vouée à l'échec.

8. Une approche alternative de la cohérence et du discours

Pour autant, il ne faut pas, selon nous, cesser de s'intéresser au discours et il y a deux raisons à cela : la première, c'est que les besoins actuels d'analyse linguistique, notamment dans le domaine de l'industrie de la langue, ne s'arrêtent pas à l'énoncé ; la seconde, c'est qu'un énoncé ne s'interprète généralement pas en isolation et que, s'il a été précédé d'un ou de plusieurs autre(s) énoncé(s), il y a de fortes chances pour que certaines au moins des informations tirées de l'interprétation de ces énoncés soient nécessaires à sa propre interprétation. En d'autres termes, il faut rejeter l'analyse DE discours, mais il faut continuer à faire de l'analyse DU discours qui, dans cette optique, se confond avec la pragmatique. Conformément à ce que nous avons dit plus haut du caractère intuitif et pré-théorique de la notion de *cohérence*, il n'est pas question de s'en servir pour traiter le discours. Par contre, il faut que la théorie dont on se sert pour traiter le discours permette aussi de rendre compte de la cohérence.

Si la cohérence est une notion intuitive, à quoi correspond-elle ? Comment s'en sert-on et pour quoi faire ? La notion de cohérence s'incarne dans des jugements que l'on porte sur des discours ou sur des locuteurs à travers leur discours. Elle dépend de l'interprétation que l'on fait du discours et non l'inverse. Dans cette mesure, rendre compte

²⁷ Cf. Moeschler 1989 et Reboul à paraître.

de l'interprétation des discours, c'est, largement, rendre compte des jugements spontanés que l'on porte sur les discours et dans une certaine mesure les justifier, étant entendu que ces jugements ne sont pas scientifiques et qu'ils n'ont aucun rôle explicatif ou descriptif à jouer dans une théorie de l'interprétation des discours. Tout au plus, les jugements de cohérence constituent un phénomène para-linguistique dont l'analyse du discours peut et doit rendre compte.

Tout ce qui a été dit dans les paragraphes précédents avait pour but de justifier une approche réductionniste du discours, approche qui, dans la mesure où elle réduit un discours donné aux énoncés qui le composent, suppose, pour que ce discours puisse être interprété, une théorie de l'interprétation des énoncés, c'est-à-dire une théorie pragmatique. On remarquera que la non-réductionnabilité de l'énoncé à la phrase suppose que cette approche pragmatique permette d'intégrer des connaissances non-linguistiques²⁸ dans l'interprétation des énoncés. Dans une large mesure, donc, l'approche du discours que nous préconisons est tout à la fois réductionniste et contextualiste et repose sur deux hypothèses fondamentales :

H1: Le discours n'est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente.

H2: Un énoncé est interprété relativement à un contexte qui ne se réduit pas aux informations linguistiques contenues dans la phrase.

H1 correspond à l'aspect réductionniste et H2 à l'aspect contextualiste de notre approche du discours.

Il y a, à l'heure actuelle, une théorie qui correspond bien aux exigences d'une analyse du discours dans le sens indiqué plus haut, c'est-à-dire une théorie tout à la fois réductionniste et contextualiste : c'est la pragmatique de la pertinence, développée par Sperber et Wilson (1986/1989). Nous ne l'exposerons pas ici en détails parce qu'elle est maintenant bien connue. Nous nous contenterons de rappeler qu'il s'agit d'une théorie de type cognitiviste (elle considère la linguistique et la pragmatique comme parties de la psychologie cognitive), et qu'elle fait de l'interprétation pragmatique un ensemble de processus non spécia-

²⁸ Connaissances dont nous avons vu plus haut qu'elles étaient nécessaires à l'interprétation des énoncés (cf. § 5). Si d'ailleurs elles ne l'étaient pas, l'énoncé serait réductible à la phrase.

lisés qui interviennent après l'analyse syntaxique et sémantique²⁹ et qui poursuivent l'interprétation de l'énoncé relativement à un contexte qui n'est pas donné mais construit énoncé après énoncé. Ce contexte est constitué de propositions que l'interlocuteur croit vraies et qui sont tirées de diverses sources : l'interprétation des énoncés immédiatement précédents, la perception immédiate et la connaissance encyclopédique sur le monde. D'autre part, Sperber et Wilson, et nous verrons par la suite³⁰ que ce n'est pas sans importance, se situent dans un cadre post-gricéen et ils retiennent de la philosophie du langage gricéenne l'importance de la notion d'*intention* et un principe général qui remplace l'ensemble des maximes gricéennes, le *principe de pertinence*.

9. Intentionnalité locale, intentionnalité globale

La distinction que nous allons introduire dans ce paragraphe repose entièrement sur la notion de *psychologie populaire*. Cette notion constitue dans une large mesure le pendant psychologique de ce qu'il est convenu d'appeler la *physique populaire* (cf. Smith & Casati 1993), c'est-à-dire de l'ensemble de prémisses et de raisonnements, souvent faux du point de vue de la physique moderne, mais parfaitement opérationnels sur d'autres plans, sur lesquels nous appuyons nos prévisions et nos actions en ce qui concerne les objets matériels et les événements qui y sont liés dans le monde. Dans la même optique, la psychologie populaire est l'ensemble de prémisses et de raisonnements sur lesquels nous appuyons nos prévisions sur le comportement d'autrui et qui gouvernent également la façon dont nous ajustons notre comportement à celui d'autrui. La psychologie populaire consiste largement à adopter ce que Dennett appelle la *stratégie de l'interprète* (*the intentional stance*, cf. Dennett 1987/1990) dans laquelle nous attribuons à d'autres organismes³¹ des représentations internes (croyances, intentions, etc.) qui motivent leurs actions. Selon Dennett (1990, 42. Les italiques sont de Dennett), "*l'adoption du point de vue intentionnel à l'égard de soi-*

²⁹ Et en ce sens, elle adopte le même réductionnisme que nous : les énoncés ne se réduisent pas aux phrases, mais les phrases se réduisent aux morphèmes, les morphèmes ne se réduisant pas, quant à eux, aux phonèmes.

³⁰ Cf. § 11.

³¹ Voir à des machines : Dennett parle de thermostats, mais il ne fait pas de doute que nous adoptons la stratégie de l'interprète de façon très générale.

même comme à l'égard des êtres intelligents semblables à nous est inévitable". Il ajoute (*Ibid.*, 48. De nouveau, les italiques sont de Dennett) : "Le point important n'est pas que nous attribuons (ou devrions attribuer) des croyances et des désirs seulement à des choses dans lesquelles nous trouvons des représentations internes, mais plutôt que quand nous découvrons un objet pour lequel la stratégie intentionnelle marche, nous cherchons à interpréter certains de ses états internes comme des représentations internes".

De façon évidente, la stratégie de l'interprète s'applique parfaitement bien aux êtres humains et d'autant plus qu'ils produisent un discours, la parole étant généralement considérée comme exprimant des intentions, des pensées ou des sentiments du locuteur³². Si on en revient à notre stratégie réductionniste, on peut dire que les discours se réduisent aux énoncés et que c'est donc, **pour chaque énoncé**, que l'on prête des intentions au locuteur. Ces intentions que l'interlocuteur construit sur la base d'un énoncé particulier, nous les appelons des *intentions locales*. Pour autant, et comme nous l'avons dit précédemment, la psychologie populaire, et, partant, la stratégie de l'interprète, ne portent pas uniquement sur l'énoncé : si, pour chaque énoncé, l'interlocuteur utilise la stratégie de l'interprète et attribue au locuteur une intention locale, il ne s'en tient pas là et il construit, sur la base des intentions locales successives et d'autres mécanismes, dont nous parlerons plus loin³³, ce que nous appelons une *intention globale*, c'est-à-dire une intention qui porte sur l'ensemble du discours. Nous distinguons donc l'intention locale que l'interlocuteur attribue au locuteur sur la base de ses énoncés et l'intention globale que l'interlocuteur attribue au locuteur sur la base de son discours. L'intention locale et l'intention globale constituent les contenus respectifs de l'intentionnalité locale et de l'intentionnalité globale, c'est-à-dire de la capacité que l'interlocuteur prête au locuteur

³² On remarquera que si, comme nous le pensons, la stratégie de l'interprète joue un rôle crucial dans l'interprétation et la production du discours (et, bien entendu, des énoncés qui le composent son étude sur ce point spécifique de l'interprétation et de la production des énoncés est cruciale pour certains domaines des industries de la langue et de l'intelligence artificielle : en d'autres termes, si on n'en arrive pas à une théorie assez complète de ce qu'est la stratégie de l'interprète dans le domaine langagier, les chances de produire un programme passant le test de Turing en seront réduites d'autant (cf. Reboul à paraître). C'est aussi le cas pour le dialogue homme-machine, la traduction automatique, etc.

³³ Cf. § 10.

d'avoir cette intention locale et cette intention globale. Dans cette optique, l'interprétation de l'énoncé et celle du discours dépendent des hypothèses faites par l'interlocuteur sur la possession par le locuteur d'une intentionnalité locale et d'une intentionnalité globale particulières.

Il faut noter que notre hypothèse n'est en aucun cas une hypothèse "statique" selon laquelle l'interlocuteur attendrait la fin du discours pour attribuer au locuteur une intentionnalité globale qui correspondrait plus ou moins à la somme de toutes les intentionnalités locales. Loin de là, l'intentionnalité globale correspond à une hypothèse, modifiée énoncé après énoncé, non pas par le simple ajout d'une nouvelle intentionnalité locale, mais sur la base de l'intentionnalité globale précédente et sur la base de l'intentionnalité locale qui vient d'être construite pour un énoncé donné, et sur les modifications qu'apporte cette intentionnalité locale pour l'intentionnalité globale. Ces modifications peuvent être de trois sortes, exactement comme le sont les modifications qu'apporte un énoncé à un contexte et à l'aulne desquelles on mesure sa pertinence dans la théorie de Sperber et Wilson :

- (i) une intention locale peut contredire un élément de l'intention globale : dans ce cas, l'élément en question sera éradiqué ;
- (ii) une intention locale peut changer la force avec laquelle un élément de l'intention globale est conçu, en le rendant plus certain ou au contraire moins certain ;
- (iii) une intention locale peut conjointement avec les éléments présents dans l'intention globale, produire, par voie inférentielle un ou plusieurs nouveau(x) élément(s) dans l'intention globale.

Tout ceci a des conséquences : si ce que nous venons de dire des relations entre intentionnalité locale et intentionnalité globale est vrai, alors il faut en conclure que les éléments de l'intentionnalité globale ont une forme propositionnelle et que, d'une manière ou d'une autre, ils font partie du contexte. Si l'on se souvient des trois sources que Sperber & Wilson attribuent aux propositions qui forment le contexte, on voit que l'une d'entre elles est la source privilégiée de l'intentionnalité globale : il s'agit bien évidemment de l'interprétation des énoncés précédents. Pour autant, il faut bien y insister, l'intentionnalité globale n'est pas équivalente au contexte, pas plus qu'elle n'est équivalente à la partie du contexte venant de l'interprétation des énoncés précédents. Elle corres-

pond en effet à un sous-ensemble des propositions qui interviennent dans cette partie.

10. La construction du discours et de la cohérence

Que peut-on dire, dès lors, du discours et de la cohérence ? En quoi cette approche, tout à la fois réductionniste et contextualiste, évite-t-elle les écueils de l'analyse DE discours ? En quoi rend-elle compte des jugements de cohérence ? Et, plus encore, comment la construction de l'intentionnalité globale se fait-elle ? La stratégie de l'interprète est-elle réaliste pour le discours, ou, en d'autres termes, quelles relations y a-t-il entre l'intentionnalité globale que l'on prête au locuteur et les représentations mentales qu'a le locuteur ? Dans ce paragraphe, nous allons essayer de répondre à toutes ces questions, dans l'ordre dans lequel elles apparaissent ci-dessus.

Commençons par la question de ce qu'on peut dire du discours et de la cohérence : la stratégie que nous avons décrite dans le paragraphe précédent est, comme son nom, la *stratégie de l'interprète*, l'indique, une stratégie interprétative. Elle porte sur l'interprétation des énoncés et du discours et elle fait dépendre, de façon cruciale, l'interprétation du discours de celle des énoncés. Pour autant, on le remarquera, elle ne réduit pas l'interprétation du discours à la somme des interprétations des énoncés : en fait, et sur ce point comme sur les autres nous pensons être fidèles à Sperber et Wilson, cette stratégie est hypothético-déductive en ce qu'elle consiste à faire une hypothèse sur les intentions (locale d'abord, globale ensuite) du locuteur et à modifier cette hypothèse suivant qu'elle est justifiée ou contredite. Sperber et Wilson voient ce mécanisme hypothético-déductif comme la base du processus interprétatif des énoncés et nous nous contentons de l'étendre au niveau du discours. Pour autant, nous ne disons aucunement que l'interprétation du discours passe par le même mécanisme, exactement, que l'interprétation des énoncés : l'interprétation des énoncés passe en effet par l'analyse linguistique (syntaxe et sémantique) puis par le processus hypothético-déductif pragmatique. Elle connaît donc deux étapes : une étape proprement linguistique, puis une étape pragmatique. L'interprétation du discours, quant à elle, ne passe par aucune étape linguistique : les données linguistiques ne jouent, au mieux, qu'un rôle indirect dans l'interprétation du discours. D'ailleurs, si l'on examine les propositions

faites au paragraphe précédent, on s'aperçoit que l'interprétation du discours se réduit à la construction d'une intentionnalité globale, qui, elle, se fait sur la base de l'intentionnalité locale. Dans cette mesure, et en ce qui concerne l'interprétation, il faut bien voir que *l'interprétation du discours est construite selon des processus qui sont les mêmes que ceux qui s'appliquent au niveau de l'énoncé, mais que le nombre des informations à prendre en compte rend plus complexe*. C'est, selon nous, la construction de l'intentionnalité globale qui sous-tend les jugements de cohérence portés sur les discours ou sur ceux qui les produisent. Plus l'intentionnalité globale attribuée au locuteur d'un discours donné est complexe et détaillée, plus le jugement de cohérence porté sur ce discours sera favorable. En d'autres termes, la cohérence n'est pas un concept absolu : c'est un concept relatif, susceptible de degrés et le degré de cohérence que l'on attribue à un discours dépend de la facilité qu'il y a eu à construire une intentionnalité globale à partir de ce discours et de la complexité de cette intentionnalité globale.

Avant d'aller plus loin, nous voudrions dire quelques mots plus précis des mécanismes que nous voyons derrière la construction de l'intentionnalité globale. Comme nous l'avons indiqué au paragraphe précédent, la construction de l'intentionnalité globale est essentiellement un processus dynamique et hypothético-déductif. Pour autant, le caractère dynamique du processus ne se réduit pas à ce que nous avons indiqué plus haut et nous souhaitons ajouter un mécanisme à la construction de l'intentionnalité globale. Ce mécanisme passe par ce que nous avons appelé les *hypothèses anticipatoires*³⁴. Nous allons maintenant donner quelques exemples de la façon dont se construisent les hypothèses anticipatoires ainsi qu'un exemple de dialogue, puis nous donnerons quelques indications sur les modalités de cette construction et sur l'usage qui en est fait et par les interlocuteurs et par les locuteurs :

- (12) (a) Oserai-je raconter l'anecdote que l'on m'a confiée en prenant le frais à l'ombre du mur d'un cimetière dans une pièce de luzerne à la verdure charmante ? (b) Pourquoi pas ? (c) Je suis déjà déshonoré comme disant des vérités qui choquent la mode de 1838 :
- (d) Le curé n'était point vieux ; (e) la servante était jolie ; (f) on jasait, ce qui n'empêchait point un jeune homme du

³⁴ Cf. Reboul 1992.

village voisin de faire la cour à la servante. (g) Un jour, il cache les pincettes de la cuisine dans le lit de la servante.

(h) Quand il revint huit jours après, la servante lui dit :

(i) “Allons, dites-moi où vous avez mis les pincettes que j’ai cherchées partout depuis votre départ. (j) C’est là une bien mauvaise plaisanterie.”

(k) L’amant l’embrassa, les larmes aux yeux, et s’éloigna.

(Stendhal, *Voyage dans le midi*, Divan, 115).

- (13) (A) La ville de Sophronia se compose de deux moitiés de ville. Dans l’une, il y a le grand-huit volant aux bosses brutales, le manège avec ses chaînes en rayons de soleil, la roue avec ses cages mobiles, le puits de la mort avec ses motocyclistes la tête en bas, la coupole du cirque avec la grappe de trapèzes qui pend en son milieu. L’autre moitié de la ville est en pierre, en marbre et en ciment, avec la banque, les usines, les palais, l’abattoir, l’école et tout le reste. L’une des moitiés de la ville est fixe, l’autre est provisoire, et quand le terme de sa halte est arrivé, ils la déclouent, la démontent et l’emportent pour la replanter sur les terrains vagues d’une autre moitié de ville.

(B) Ainsi, chaque année survient le jour où les manœuvres enlèvent les frontons de marbre, descendent les murs de pierre, les pylônes de ciment, démontent le ministère, le monument, les docks, la raffinerie de pétrole, l’hôpital, les chargent sur des remorques, pour suivre de place en place, l’itinéraire de chaque année. Ce qui demeure ici, c’est la demi-Sophronia de tirs à la cible et de manèges, avec le cri suspendu dans la nacelle du huit volant la tête à l’envers, et elle commence à compter combien de mois, combien de jours elle devra attendre pour que revienne la caravane et qu’une vie complète recommence.

(I. Calvino, *Les villes invisibles*, Seuil, 77-78).

- (14) (a) Si vous voulez me croire, très bien. Je dirai maintenant comment est faite Octavie, ville-toile d’araignée. Il y a un précipice entre deux montagnes escarpées : la ville est au-dessus du vide, attachée aux deux crêtes par des cordes, des chaînes et des passerelles. On marche sur des traverses de bois, en faisant attention à ne pas mettre les pieds dans les intervalles, ou encore on s’agrippe aux mailles d’un filet de chanvre. En dessous, il n’y a rien pendant des centaines et des centaines de mètres : un nuage circule ; plus bas on aperçoit le fond du ravin.

Telle est la base de la ville : un filet qui sert de lieu de passage et de support. Tout le reste, au lieu de s'élever par-dessus, est pendu en dessous : échelles de corde, hamacs, maisons en forme de sacs, porte-manteaux, terrasses semblables à des nacelles, outres pour l'eau, becs de gaz, tournebroches, paniers suspendus à des ficelles, monte-charges, douches, pour les jeux trapèzes et anneaux, téléphériques, lampadaires, vases de plantes aux feuillages qui pendent.

(b) Suspendue au-dessus de l'abîme, la vie des habitants d'Octavie est moins incertaine que dans d'autres villes.

(c) Ils savent que la résistance de leur filet a une limite.

(I. Calvino, *Les villes invisibles*, Seuil, 91).

- (15) GORGIAS : N'est-ce pas une chose bien commode, Socrate, que de pouvoir, sans avoir appris d'autre art que celui-là, égaliser tous les spécialistes ?

SOCRATE : Si l'orateur, se bornant à cet art, est ou n'est pas à l'égal des autres, c'est ce que nous examinerons tout à l'heure, si notre sujet le demande. Pour le moment, voyons d'abord si, par rapport au juste et à l'injuste, au laid et au beau, au bien et au mal, l'orateur est dans le même cas que relativement à la santé et aux objets des autres arts et si, sans connaître les choses en elles-mêmes et sans savoir ce qui est bien ou mal, beau ou laid, juste ou injuste, il a trouvé pour tout cela un moyen de persuasion qui le fasse paraître aux yeux des ignorants plus savant, malgré son ignorance, que celui qui sait. Ou bien est-il nécessaire de savoir et faut-il avoir appris ces choses avant de venir à toi pour apprendre la rhétorique ? (...) Ou bien te sera-t-il absolument impossible de lui enseigner la rhétorique, s'il n'a pas appris d'avance la vérité sur ces matières ? Que faut-il penser de tout cela, Gorgias ? Au nom de Zeus, dévoile-moi, comme tu l'as promis, il n'y a qu'un instant, en quoi consiste enfin la puissance de la rhétorique.

GORGIAS : Mon avis à moi, Socrate, c'est que, s'il ignore ces choses-là, il les apprendra, elles aussi, auprès de moi.

SOCRATE : Il suffit : voilà qui est bien parler. Pour que tu puisses faire de quelqu'un un bon orateur, il est indispensable qu'il connaisse ce que c'est que le juste et l'injuste, soit qu'il l'ait appris avant, soit qu'il l'ait appris après à ton école.

GORGIAS : Cela est certain.

SOCRATE : Mais quoi ? Celui qui a appris la charpenterie est-il charpentier, ou non ?

GORGIAS : Il l'est.

SOCRATE : Et celui qui a appris la musique n'est-il pas musicien ?

GORGIAS : Si.

SOCRATE : Et celui qui a appris la médecine, médecin ? et le même principe ne s'applique-t-il pas aux autres arts ? Celui qui a appris un art n'est-il pas tel que le fait la connaissance de cet art ?

GORGIAS : Si, certainement.

SOCRATE : A suivre ce principe, celui qui a appris la justice est donc juste ?

GORGIAS : Sans aucun doute.

SOCRATE : Mais le juste fait des actions justes.

GORGIAS : Oui.

SOCRATE : C'est donc une nécessité que l'homme formé à la rhétorique soit juste et que le juste veuille faire des actions justes ?

GORGIAS : Apparemment.

SOCRATE : Donc le juste ne voudra jamais commettre une injustice.

GORGIAS : Il ne saurait le vouloir.

SOCRATE : Or l'orateur, d'après notre raisonnement, est nécessairement juste.

GORGIAS : Oui.

SOCRATE : Par conséquent l'orateur ne voudra jamais commettre une injustice.

GORGIAS : Il paraît que non.

(Platon, Gorgias XIV, Garnier-Flammarion, 185-186).

De ces quatre textes, trois sont de courts récits ou descriptions, alors que le quatrième se présente comme un dialogue. Fidèles à nos principes, nous ne partirons pas de l'idée selon laquelle il y a une distinction à faire, en termes de fonctionnement cognitif, entre l'interprétation des récits, des descriptions ou des dialogues. Les trois premiers textes nous serviront à illustrer ce que nous entendons par hypothèse anticipatoire : dans le premier texte, le lecteur forme une hypothèse anticipatoire, qui se trouve être vérifiée à la fin du texte ; la situation inverse est manifestée par le deuxième et le troisième texte, où le locuteur est amené à faire des hypothèses anticipatoires qui se trouvent ensuite contredites ;

le fragment de dialogue reproduit en (15) a pour but, quant à lui, d'illustrer les mérites et les limites de l'approche en termes d'intentionnalité globale lorsque l'intentionnalité est divisée, comme elle l'est dans le dialogue.

Venons-en à l'exemple (12) : dans l'exemple (12), tout le début du texte, de la première phrase (12a) à la phrase (12f) incluse, permet à l'interlocuteur de se faire une idée de ce que l'auteur veut lui dire, à savoir que les curés ne sont pas toujours irréprochables et que l'histoire que va lui raconter l'auteur est précisément celle d'une aventure amoureuse où un curé joue un rôle actif³⁵. L'interlocuteur, sur la base de l'intentionnalité globale qu'il a construit jusqu'à (12f), forme une hypothèse anticipatoire selon laquelle la fin du texte montrera que le curé, sans doute possible, a une aventure avec la servante : cette hypothèse est justifiée via une inférence qui est rendu possible par l'anecdote de la farce que l'amoureux fait à la servante ((12g) à (12k)). Dans l'exemple (13), de la même façon, toute la première partie du texte (13A) conduit à la construction d'une intentionnalité globale, selon laquelle le but de Calvino, c'est de décrire une ville dont la moitié est une fête foraine et dont la moitié est démontable et mobile ; sur la base de cette intentionnalité globale et de ses connaissances encyclopédiques sur le monde, le lecteur est conduit à se former une hypothèse anticipatoire sur le fait que l'auteur va maintenant décrire le démontage de la fête foraine. La seconde partie du texte, (13B), vient contredire cette hypothèse. Dans l'exemple (14), le mécanisme est un peu plus compliqué : dans les deux premiers paragraphes du texte (14a), Calvino décrit une ville-toile d'araignée où la vie des habitants paraît tout à la fois compliquée et dangereuse puisque cette ville est située au-dessus d'un précipice et qu'il semble évident que le moindre faux pas ou geste maladroit peut avoir des conséquences dramatiques. L'intentionnalité globale que l'interlocuteur prête au locuteur, dans ce cas, c'est de produire une sorte d'allégorie du danger ou de la fragilité de l'existence humaine. L'énoncé (14b) amène à une conclusion surprenante : malgré tous les dangers qui les guettent, la vie des habitants d'Octavie est moins "incertaine que dans d'autres villes". Vu l'intentionnalité globale

³⁵ Ce n'est pas par hasard : le préambule ((12a) à (12c)) est d'une extrême efficacité et on peut en dire qu'il permet de poser les fondations d'une intentionnalité globale et de permettre une hypothèse anticipatoire sur l'anecdote qu'on va nous raconter. Ce sera une anecdote scandaleuse!

prêtée à Calvino, on a tendance à interpréter d'abord *incertaine* comme plus ou moins synonyme de *dangereuse*. Dans cette mesure, le lecteur se forme une hypothèse anticipatoire : dans la suite du texte (14c), l'auteur va justifier l'opinion selon laquelle, malgré les dangers qui les guettent, l'existence des habitants d'Octavie est moins menacée qu'elle ne le serait ailleurs. Le dernier énoncé (14c) contredit cette attente et oblige à réinterpréter (14b) et, notamment, *incertaine* : si la vie des habitants d'Octavie est moins incertaine que celle des habitants d'autres villes, ce n'est pas parce qu'elle est moins dangereuse, c'est parce que le terme en est plus proche. Ce n'est pas en termes de danger qu'il faut interpréter *incertaine* mais en termes de certitude. La particularité de (14), c'est que l'hypothèse anticipatoire est déclenchée par un mot qui intervient dans un énoncé (14b), l'interprétation de ce mot étant elle-même conditionnée par l'intentionnalité globale construite jusque-là.

Nous avons donc vu que les hypothèses anticipatoires peuvent avoir des origines diverses : elles peuvent être construites sur la base de l'intentionnalité globale à elle seule, comme dans (12), sur la base de l'intentionnalité globale et des connaissances encyclopédiques comme dans (13), sur la base de l'interprétation d'un énoncé dans lequel l'interprétation d'un terme est dirigée par l'intentionnalité globale, comme dans (14), enfin. Il va de soi que l'hypothèse anticipatoire, en retour, modifie, si légèrement que ce soit, l'intentionnalité globale³⁶. Enfin, on remarquera que l'intentionnalité globale est, dans une certaine mesure dirigée et exploitée par les locuteurs et c'est particulièrement vrai dans des textes littéraires comme ceux qui sont reproduits plus haut : les auteurs connaissent et exploitent les mécanismes d'interprétation qui contribuent à la construction de l'intentionnalité globale et notamment les hypothèses anticipatoires. Nous ne nous étendrons pas sur ce point ici³⁷.

Venons en maintenant au dialogue en (15) : il n'est pas choisi pour illustrer la construction d'une hypothèse anticipatoire, ni celle d'une intentionnalité globale. Il s'agit plutôt de discuter grâce à lui les possi-

³⁶ Nous espérons qu'il est clair que nous n'avions pas l'intention, à travers les quelques réflexions que nous ont inspirés les trois textes sous (12), (13) et (14), d'en proposer une analyse complète et détaillée : notre intention était seulement de nous appuyer sur eux pour développer notre conception de l'intentionnalité globale et des hypothèses anticipatoires.

³⁷ On se reportera à Reboul 1992 et à Reboul & Moeschler en préparation.

bilités qu'il y a à construire une intentionnalité globale pour un dialogue. Le dialogue pose de façon évidente le problème de la disjonction des intentions : dans la psychologie populaire, il va de soi qu'on ne peut attribuer à un dialogue une intentionnalité globale unique, puisque le dialogue compte plusieurs participants³⁸. Que peut-on donc faire d'une conversation ? Comment peut-on l'interpréter ? On remarquera qu'il y a, au moins apparemment, deux options : dans la première, la personne qui interprète la conversation est aussi un des locuteurs de cette conversation ; dans la seconde, il l'interprète de l'extérieur, sans en être un protagoniste. Il va de soi que dans le dialogue platonicien reproduit sous (15), c'est la seconde possibilité qui est réalisée³⁹. Cependant, cette distinction n'est pas aussi claire qu'il y paraît : le partenaire d'une conversation, surtout s'il s'agit d'un débat portant sur un sujet relativement circonscrit, doit se construire une intentionnalité globale qu'il attribue à son interlocuteur s'il veut avoir une chance de défendre son opinion. On ne saurait trop lui conseiller de se former aussi quelques hypothèses anticipatoires. Les mêmes conditions, *mutatis mutandis*, valent pour la personne qui se contente d'interpréter un dialogue sans en être un partenaire : ses motifs peuvent être moins profonds, mais ils n'en passent pas moins par la construction d'une intentionnalité globale. La différence, c'est qu'il devra se construire autant d'intentionnalités globales qu'il y a de partenaires à la conversation.

Que se passe-t-il dans le fragment de dialogue socratique reproduit plus haut ? Gorgias a imprudemment défendu la rhétorique en en disant que c'est l'art suprême puisqu'il permet d'avoir l'avantage sur n'importe quel sujet et face à n'importe quel orateur. Socrate, dans le fragment reproduit ci-dessus, a une intentionnalité globale évidente qui est

³⁸ C'est une des raisons pour lesquelles l'analyse conversationnelle qui attribue aux conversations des "structures" censées rendre compte de leur interprétation a une orientation téléologique : elle supposerait, si ce n'était pas le cas, de façon fondamentalement irréaliste, qu'il y aurait une intentionnalité unique derrière un dialogue ou une conversation. Comme cette hypothèse est évidemment inacceptable, la "structure" d'une conversation ne peut plus être attribuée à une intentionnalité et elle ne peut plus trouver qu'une justification téléologique.

³⁹ Nous prenons pour l'instant le dialogue en (15) comme s'il s'agissait de la transcription d'un dialogue authentique. Nous aurons plus tard quelques mots à dire du dialogue dans la fiction, i.e. du dialogue construit ou reconstruit par une intentionnalité unique (l'auteur), ce qui est, jusqu'à un certain point au moins, le cas du dialogue platonicien.

de guider son interlocuteur à admettre un certain nombre de prémisses à partir desquelles il lui faudra tirer la conclusion que l'orateur ne voudra jamais commettre une injustice. Il est inutile de dire à notre lecteur qu'ensuite et toujours par la même méthode, il conduira Gorgias à admettre l'inverse et donc à une contradiction, avant de conclure, beaucoup plus tard, que la rhétorique n'a pas les qualités que lui prête les Sophistes et d'inciter le lecteur à la poursuite de la vérité. Une des particularités des dialogues socratiques, c'est leur construction rigoureuse qui fait que chaque échange permet à Socrate d'avancer d'un pas vers la conclusion qu'il veut défendre, et ceci est vrai même lorsque Socrate paraît faire une concession ou être en difficulté. En d'autres termes, c'est un jeu où seul Socrate a des chances de gagner. Dans cette mesure, on peut dire que l'intentionnalité globale du fragment de dialogue reproduit ci-dessus, c'est d'amener Gorgias à reconnaître que selon lui le sophiste ne peut vouloir commettre une injustice, mais cette intentionnalité globale est simplement une partie d'une intentionnalité globale plus large où le but de Socrate est d'amener Gorgias à se contredire, elle-même n'étant qu'une partie d'une intentionnalité globale plus large où le but de Socrate (entre autres) est de montrer que la rhétorique n'est pas une activité souhaitable. L'intentionnalité globale de Gorgias est indiquée dans les passages précédant ce fragment où il dit que la rhétorique est l'art suprême, opinion qu'il tente de défendre dans la suite du dialogue, notre fragment inclus. C'est l'incapacité de Gorgias à construire une intentionnalité globale suffisamment détaillée pour Socrate et à se donner des hypothèses anticipatoires qui le conduit à l'échec.

Bien évidemment, la lutte est inégale dans la mesure où Socrate et Gorgias ne sont que les personnages d'un dialogue de Platon et que les dés sont pipés : Socrate est vainqueur et Gorgias n'a jamais eu la moindre chance de gagner. Ici, bien sûr, l'intentionnalité globale est celle de Platon, et c'est aussi le cas dans tous les dialogues fictifs, qu'ils apparaissent dans des romans, dans des histoires drôles ou dans des pièces de théâtre. Quelle que soit la situation, cependant, la construction d'une ou de plusieurs intentionnalité(s) globale(s) est toujours nécessaire.

Enfin, nous voudrions finir cette brève incursion dans les problèmes de la conversation sur un dernier point : dans une conversation ordinaire, à bâtons rompus, on a bien du mal à construire des intention-

nalités globales pour l'ensemble des interventions de chaque locuteur. Ceci ne contredit pas nos hypothèses : bien au contraire, cela renforce et justifie l'idée selon laquelle les jugements de cohérence dépendent de la possibilité de construire une intentionnalité globale, puisque ces discours sont fréquemment perçus comme plus ou moins incohérents.

11. Intentionnalité locale et intention informative, intentionnalité globale et intention communicative

Nous avons dans les derniers paragraphes développé une conception de la construction de l'intentionnalité globale dans le cadre de la psychologie populaire. Nous voudrions maintenant en revenir à la théorie de la pertinence et montrer jusqu'à quel point nos hypothèses sont proches de celles de Sperber et Wilson, dont elles ne constituent que l'explicitation au niveau du discours. Pour ce faire, nous allons commencer par montrer les relations entre les notions d'*intentionnalité locale* et d'*intentionnalité globale*, d'*intention locale* et d'*intention globale*, que nous avons introduites, d'*intention informative* et d'*intention communicative*, qui viennent de Sperber et Wilson. L'intentionnalité locale ou globale, c'est l'intentionnalité que l'interlocuteur attribue au locuteur d'un énoncé ou d'un discours spécifique sur la base de cet énoncé ou de ce discours spécifique et l'on peut, à la suite de Sperber et Wilson (1989, 43), dire que "la communication met en jeu la manifestation et la reconnaissance d'intentions". La manifestation est du côté du locuteur, la reconnaissance du côté de l'interlocuteur. Le locuteur, comme le disent Sperber et Wilson, a une *intention communicative* et une *intention informative*. Selon eux (*ibid.*, 97), l'intention communicative du locuteur est "de rendre mutuellement manifeste au destinataire et au communicateur que le communicateur a cette intention informative", alors que l'intention informative du locuteur est, grâce à un stimulus particulier, "de rendre manifeste ou plus manifeste à l'auditoire un ensemble d'hypothèses *I*" (*ibid.*, 93). On remarquera que le terme de *stimulus* (employé par Sperber et Wilson) n'implique nullement que le moyen employé par le locuteur pour satisfaire son intention informative corresponde à un énoncé. Ceci ne saurait surprendre, étant donné que pour eux la pragmatique doit permettre d'interpréter n'importe quel acte de communication ostensive-inférentielle, y compris des stimuli non verbaux. Ainsi, l'intention communicative et l'intention

informative, si elles peuvent s'exprimer via un énoncé, le peuvent aussi par d'autres moyens, y compris bien entendu via des séquences non arbitraires d'énoncés, i.e. des discours.

Dans cette mesure, la distinction que font Sperber et Wilson entre *intention communicative* et *intention informative* transcende notre distinction entre *localité* et *globalité*. Ceci dit, l'intention communicative et l'intention informative relèvent du locuteur, ou, plus généralement, du producteur du stimulus, dont dépend la manifestation des intentions. Par contre, les intentionnalités locales et globales, de même que les intentions locales et globales, correspondent à la reconnaissance par l'interlocuteur des intentions du locuteur. Notre double distinction ne peut se ramener à la distinction simple de Sperber et Wilson, mais nous voudrions suggérer ici que les intentionnalités locales et globales correspondent à l'intention communicative du locuteur, alors que les intentions locales et globales correspondent à l'intention informative du locuteur.

Dès lors, on peut dire que la reconnaissance par l'interlocuteur des intentions du locuteur correspond effectivement à la construction d'une intentionnalité locale ou d'une intentionnalité globale. De la plus ou moins grande adéquation entre l'intentionnalité locale et/ou globale que l'interlocuteur prête au locuteur et l'intention communicative du locuteur d'une part, et de la plus ou moins grande adéquation entre l'intention locale et/ou globale et l'intention informative du locuteur d'autre part dépendent le succès plus ou moins grand de la communication. Ainsi l'intentionnalité locale, c'est la reconstitution, qui peut être ou ne pas être adéquate, que l'interlocuteur fait de l'intention communicative du locuteur pour un énoncé, alors que l'intentionnalité globale, c'est la construction que l'interlocuteur fait de l'intention communicative du locuteur pour un discours (ou, dans le cas de la conversation, pour une partie longitudinale d'un discours). De la même façon, l'intention locale, c'est la reconstitution que l'interlocuteur fait de l'intention informative du locuteur pour un énoncé alors que l'intention globale, c'est la reconstitution que l'interlocuteur fait de l'intention informative du locuteur pour un discours.

On pourrait nous objecter qu'il suffit pour interpréter un discours de construire une intention locale ou globale et que l'on n'a pas besoin des notions d'intentionnalités locale et globale. Il nous semble cependant

que si l'on adopte le cadre théorique de la stratégie de l'interprète (que partagent Sperber et Wilson), cette distinction entre intentionnalité et intention est nécessaire et inévitable : en effet, d'une part, elle permet de préserver la symétrie entre intention communicative et intention informative et, d'autre part, dès lors que l'on suppose qu'un individu a une intention donnée, on lui attribue *ipso facto* une intentionnalité particulière, qui correspond à cette intention sans lui être réductible. Très grossièrement, on peut considérer une intention locale ou globale donnée comme le contenu de l'intentionnalité locale ou globale correspondante. Dans cette mesure, l'intentionnalité appartient à un ordre supérieur d'un point de vue logique à celui de l'intention.

Nous voudrions enfin et en conclusion en revenir à la définition que nous avons donnée plus haut du discours (cf. § 2):

(1) *Définition du discours*

Un discours est une suite non arbitraire d'énoncés.

L'expression que nous voudrions commenter ici est l'expression *non arbitraire* : selon nous, si un discours est une suite non arbitraire d'énoncés, c'est parce que c'est un acte (plusieurs actes dans le cas de la conversation) de communication ostensive-inférentielle, qui, comme tout acte de communication ostensive-inférentielle implique deux intentions de la part du locuteur, une intention communicative et une intention informative (cf. Sperber & Wilson 1989). On remarquera que ceci ne rend le fait qu'une suite d'énoncés soit un discours en rien tributaire de la capacité qu'a l'interlocuteur d'attribuer au locuteur une intentionnalité globale ou une intention locale. Le discours n'est pas davantage que l'énoncé à l'abri d'un malentendu et il n'y a pas de circularité dans sa définition, pas plus que dans la description que nous faisons de son interprétation.

12. Conclusion

En conclusion, nous voudrions indiquer un certain nombre d'avantages qu'a notre approche : elle évite les présupposés inacceptables d'un point de vue épistémologique qu'a l'analyse DE discours, elle ne suppose rien en-deça ou au-delà de ce qu'exige l'analyse des énoncés. Tous les mécanismes que nous avons décrits pour l'interprétation des discours existent de toute façon dans la théorie que nous avons de

l'interprétation des énoncés⁴⁰ : nous n'avons strictement rien ajouté qui soit spécifique à l'interprétation des discours. Nous nous sommes contentés d'essayer de montrer comment les mêmes mécanismes peuvent s'appliquer pour l'interprétation des énoncés et pour celle des discours.

Nous voudrions, pour conclure, répondre à une objection possible à notre analyse de la cohérence : on pourrait nous dire que, loin d'être un sous-produit de la construction de l'intentionnalité globale, la cohérence est le principe qui guide cette construction. Notre réponse est simple : dire cela ne fournit toujours pas une définition de ce que serait la cohérence, ni de la façon dont elle fonctionnerait. De plus, nous pensons avoir montré comment des mécanismes prévus de toute façon par la théorie de pertinence permettent de rendre compte de cette construction. On pourrait, d'autre part, nous dire que si les jugements de cohérence dépendent de la facilité qu'il peut y avoir à construire une intentionnalité globale et de la complexité de cette intentionnalité globale, la cohérence se ramène à la pertinence⁴¹. C'est, en fait, inexact, et notre analyse n'implique aucunement l'équivalence entre la cohérence et la pertinence : plutôt la cohérence d'un discours est évaluée relativement à la pertinence de ce discours, mais le principe qui dirige l'interprétation ne ressortit pas de la cohérence, mais de la pertinence. Dans cette optique, sans que l'on puisse définir la cohérence en termes de pertinence, les jugements de cohérence portés par les interlocuteurs dépendent de la pertinence du discours. Ainsi, la cohérence, faute d'une définition quelconque, ne nous paraît pas susceptible de rentrer par la fenêtre : qui plus est, elle est superfétatoire. Quant au discours, il n'a pas les propriétés structurelles miraculeuses qu'on lui attribue, propriétés qui, en tout état de cause, ne sont pas nécessaires.

Notre conclusion sera donc simple : il faut arrêter de faire de l'analyse DE discours!

⁴⁰ Plus précisément, ce sont les mécanismes que Sperber et Wilson décrivent pour l'interprétation des énoncés, et que nous leur empruntons pour montrer comment ils peuvent s'appliquer au discours, *sur la base de la façon dont ils s'appliquent aux énoncés et des résultats qu'ils produisent au niveau des énoncés.*

⁴¹ Dont on se rappellera qu'elle est fonction du coût de traitement et des effets produits par l'énoncé.

Bibliographie

- Chomsky, Noam (1965) : *Aspects of the theory of syntax*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- Dennett, Daniel (1987) : *The intentional stance*. Cambridge, Mass. : MIT Press. Version française (1990) : *La stratégie de l'interprète : le sens commun et l'univers quotidien*. Paris : Gallimard.
- Dennett, Daniel (1995) : *Darwin's dangerous idea : evolution and the meaning of life*. Londres : Allen Lane/Penguin Books.
- Ducrot, Oswald (1972) : *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- Ducrot, Oswald (1983) : *Les mots du discours*. Paris : Minuit.
- Martinet, André (1960) : *Eléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.
- Moeschler, Jacques (1989) : *Modélisation du dialogue*. Paris : Hermès.
- Moeschler, Jacques & Reboul, Anne (1994) : *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris : Seuil.
- Pollock, Jean-Yves (à paraître) : *Cognition et langage : introduction au programme minimaliste de la grammaire générative*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Reboul, Anne (1992) : *Rhétorique et stylistique de la fiction*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Reboul, Anne (à paraître) : “(In)cohérence et anaphore : mythes et réalités”, in *Actes du Colloque International “ Relations anaphoriques et (in)cohérence ”*, 1-3 décembre 1994, Anvers.
- Reboul, Anne & Moeschler, Jacques (1995) : “Le dialogue n’est pas une catégorie naturelle scientifiquement pertinente”. In : *Cahiers de Linguistique française 17*.
- Reboul, Anne & Moeschler, Jacques (en préparation) : *Contre l'analyse de discours : la construction d'un sens commun*.
- Sayers, Dorothy (1970) : *Clouds of witness*. Londres : New English Library.
- Searle, John (1995) : *La redécouverte de l'esprit*. Paris : Gallimard.
- Smith, Barry & Casati, Roberto (1993) : “La physique naïve : un essai d'ontologie”. In : *Intellectica 17/2*, 173-197.
- Sperber, Dan & Wilson, Deidre (1986) : *Relevance : Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell. Version française (1989) : *La Pertinence : Communication et Cognition*. Paris : Minuit.

